

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :  
Roubaix-Tourcoing : Trois mois . . . 12.00  
Six mois . . . 22.00  
Un an . . . 40.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 15 fr. trimestriels.  
En France et l'étranger, les frais de poste en sus.  
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'un avis contraire.

# JOURNAL DE ROUBAIX

## HONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :  
annonces : la ligne . . . 20 c.  
Réclames : . . . 30 c.  
Faits divers : . . . 50 c.  
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grand-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITTE et Co, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la statue), à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

### ROUBAIX 5 NOVEMBRE 1876 Bulletin du jour

La proposition Gatineau a été adoptée hier à une grande majorité par la Chambre des députés. Ce vote constitue un grave échec pour le gouvernement; mais cet échec qu'il s'est attiré par la résistance généreuse de M. le président du Conseil, doit être enregistré à son honneur. Une lettre écrite, hier soir, de Versailles, nous fait prévoir la démission de M. Dufaure. Il nous paraît certain que le maréchal n'acceptera pas cette démission avant de connaître le vote du Sénat. Or, il est bien sûr que le Sénat rejettera la proposition qui a triomphé hier, à la Chambre des députés.

Un organe officieux de la chancellerie allemande commente la déclaration de M. Dufaure et lui promet « une joyeuse approbation » de l'opinion publique.

M. de Bismarck est content; le monde peut respirer.

### L'Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers

Nous avons déjà adressé aux hommes de bonne volonté plusieurs appels qui, nous l'espérons, auront été entendus. Ces hommes se doivent à eux-mêmes de réagir contre les tendances déplorables de l'école révolutionnaire devenue sous le nom usurpé de progrès un danger public et une cause de démoralisation universelle. Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Il ne s'agit pas pour rétablir l'ordre social de restaurer des privilèges impossibles à faire revivre de notre temps. Certes, il nous faut une hiérarchie fortement constituée; mais, si elle doit reposer sur les situations acquises, nous la voulons aussi appuyée sur le dévouement, l'honnêteté, la capacité, non sur la ruse, la fourberie, la venalité, pour ne pas dire la trahison. L'homme fort semble aujourd'hui être celui qui, mettant de côté les principes et ne conservant de leur apparence que ce qui est indispensable pour donner le change aux niais, s'éleve, quelquefois par son intelligence dont il rapporte tout le profit à sa propre ambition, le plus souvent par l'intrigue, la paitodie et tout un ensemble de moyens peu avouables.

Est-il nécessaire de se demander où peut aller une nation sous la conduite de pareils chefs?

Pourquoi ces choses sont-elles possibles? Parce que les principes nous manquent; parce que, sous prétexte de progrès, on en est arrivé à croire qu'il n'y a pas de vérité toute faite; parce qu'on a fait de pouvoir rapporter l'appréciation du vrai et du faux, du bien et du mal, de juste et de injuste, à un critérium absolu, on flotte dans une perpétuelle incertitude; à moins qu'on ne trouve plus simple d'ériger le cynisme à la hauteur d'un principe en le décorant du nom d'opportuniste.

Nous voyons tous les jours ce que de semblables enseignements peuvent produire sur les masses. Lorsqu'on a pris peine à les démoraliser en flattant leurs plus mauvais instincts afin de s'en faire un marchepied, on est mal venu à élever des digues au torrent qu'on a dé-

châné. On a tué le sens moral, on a tué la conscience, on a tué le sentiment religieux sans lequel ni sens moral, ni conscience ne peuvent exister; il ne reste plus que la force pour contenir le débordement des passions. Mais cette force qu'est-elle, sinon l'appui de ceux-là même qui, longtemps séduits par les paroles trompeuses, commencent à s'apercevoir qu'on s'est moqué d'eux?

Entendez-vous le citoyen Bolâtre « engageant ses amis à se défier des charlatans politiques qui parlent sans cesse de la souveraineté du peuple, qui promettent toutes les libertés et le reste pour capter des suffrages. On sait de quelle façon ils tiennent leurs promesses quand on leur demande des actes » (1).

Que répondre d'autre part, au citoyen Albert (de Lyon) qui pense « qu'en politique et en socialisme, comme en géométrie, la ligne droite est la plus courte et la plus rationnelle » (2)? Ces gens-là veulent jouer, et ils ont raison, tant à leur point de vue qu'à votre, messieurs les charlatans politiques. De quel droit, voulez-vous les empêcher de chercher le bonheur là où vous prétendez qu'il réside exclusivement, puisque vous supprimez tout ce qui peut élever l'homme au-dessus des satisfactions matérielles? Puis, qu'avez-vous fait de ce peuple? Quelles mœurs lui avez-vous données en lui parlant toujours de fraternité?

Non contents de lui souffler au cœur la huine des supériorités sociales, vous lui avez appris par vos trahisons à mettre au premier rang des vertus politiques la défiance instinctive contre tout et contre tous; vous avez semé la division au camp de ceux dont vous prétendiez vous constituer les défenseurs; vous avez fait naître l'antagonisme là où il n'existait pas encore. Ecoutez le citoyen Chabert : « Quand un citoyen aura accepté l'honneur de vous représenter, après que vous saurez qu'il est bien l'homme de l'atelier, vous lui direz : Mon bon ami, nous avons confiance en toi, mais tu vas nous signer cet engagement. Oh! nous avons confiance. » (Rires et applaudissements.) (3).

Et voilà comment les partisans de l'école révolutionnaire ont affranchi le peuple en le rendant esclave des sentiments les plus bas!

Il ne suffit pas de constater le mal, il faut le combattre; tel est le but de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers. S'inspirant d'un principe qui est au-dessus des tergiversations des philosophes et des fluctuations de la politique, elle cherche à associer la paix sociale non sur de lâches concessions aux passions du jour, mais sur l'observation de la loi de Dieu qui ne varie pas, et dont les préceptes s'imposent aux grands comme aux petits.

Elle se propose de rétablir chacun dans sa fonction et de baser les rapports sociaux sur la défiance du faible par le fort, non sur l'exploitation des moins favorisés par le plus puissant ou le plus habile.

L'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers est surtout une œuvre d'apaisement et de conciliation; aussi se tient-elle éloignée des préjugés, des partis-pris, des systèmes; mais elle remplirait sa mission si elle ne se montrait pas inébranlable sur les principes qui font sa force et qui constituent les moyens d'action.

(1) Congrès ouvrier de Paris, octobre 1876.  
(2) Idem.  
(3) Congrès ouvrier de Paris, octobre 1876.

Qu'ils viennent donc à ces gens qui croient que la foi, l'énergie, le dévouement peuvent encore quelque chose dans notre pays.

Nous connaissons le catholique « sincère et indépendant ». C'est une vieille charge presque aussi ancienne que l'hypocrisie et la sottise. En général, elle est exercée volontairement, comme toutes les fonctions que prennent la servilité et la mendicité. Quelquefois aussi, bien payée, sans cesser d'être très odieuse, très hardie et incomparablement basse, elle a des représentants officiels. De 1860 à 1868, ce fut une fonction de l'Empire. L'homme qui, tout le malheur d'en être investi n'était ni fier, ni méchant, ni trop vil, ni même stupide et illettré. Il faisait à grand bruit des brochures qui devenaient vite célèbres, qu'on lisait beaucoup dans les lieux hauts et qu'on y réputait presque augustes. Ce qu'il y disait personne n'en croyait mot, mais il était convenu par là que ce serait la vérité. Les brochures préparaient au Piémontais le chemin de Rome. Mais pendant que le Piémontais mettait ses gâchettes, le Prussien s'adaptait les talons de fer dont il allait fouler la France et Paris. Le brochurier qui flattait le Piémontais oubliait le Prussien et insultait le Pape, se disait catholique « sincère et indépendant ». Il devenait sénateur et nous ne savons quoi encore. Il n'était ni indépendant, ni sincère, ni catholique. Son sénat et ses gâchettes paraissaient réels. Il croyait lui-même à leur réalité. Puis 1870 sonna, et le Prussien arriva avec ses talons de fer. Quelque chose de semblable avait été annoncé, et un grand changement eut lieu dans les positions officielles et privées. Le catholique « sincère » s'était rendu quelque part en voiture de gala. Il revint à pied plus vite, sans grands honneurs. D'autres qui étaient en bonne place partirent à pied sans pompe, descendirent bas, arrivèrent loin et ne revinrent jamais. Puis ils moururent, sans confession la plupart; n'étant plus rien, pas même catholiques et pas même indépendants, car ils dépendaient toujours de leur dinor. Il n'y a guère que le catholique non indépendant qui sache bien et que veuille quasi toujours s'affranchir de la dépendance du dinor, afin de conserver les autres indépendances.

Voilà l'histoire peu brillante de l'un des catholiques indépendants modernes qui ont le mieux réussi et qui étaient le mieux outillés. Elle n'a pas tourné bien glorieusement. Néanmoins, l'espoir est si nombreux qu'elle existe toujours. Jamais on ne vit autant qu'à présent de ces catholiques qui se vantent de ne pas dépendre de Dieu ni du Pape. M. Gambetta en est, ce vaillant qui se hanchait devant le peuple de Belleville, contre les menaces du clergé. Ecoutez bien M. Gambetta: il veut défendre la religion. Il le dit en propres termes. Il a donc de la religion puisqu'il veut la défendre. Une religion sincère et indépendante, puisqu'il lutte contre le terrible M. Buffenoir, jadis apprenti prêtre, aujourd'hui poète impie et obscène et républicain sans religion. Or M. Gambetta, c'est toute une bande et presque une émeute. Tout son monde a donc pour le moment de la religion comme lui, une religion sincère et indépendante comme celle du brochurier de l'empire, quoique non catholique, mais la même au fond. En vérité, tout ce monde-là est fort pieux! Nous avons dit que leur profession est vieille comme le sont l'hypocrisie, la sottise et la mendicité; nous disons sans broncher qu'elle durera tout autant.

Toute la compagnie lettrée de M. Gambetta

profite cependant de ce dernier, puisque nous l'avons lu pour payer à notre archevêque un juste tribut d'admiration. Nous avons souvent l'occasion d'admirer la noble attitude et le beau langage de l'Église. Seule, en cette époque, elle fait voir des courages mâles et de mâles talents; elle est la consolation des âmes qui ont besoin, dans ces jours abaissés, d'entendre du français et du chrétien. Rarement la fierté et la reconnaissance de nos cœurs ont été excitées par d'aussi magnifiques documents que cette forte et tranquille lettre de Mgr l'archevêque de Paris à M. le garde des sceaux. Il semble qu'on entende la parole de Dieu à Isaïe : *Custos quid de nocte?* Le temps est noir et sans étoiles. La mer clapote, agitée d'une sombre tempête. Le péril est partout. Ce grand vaillant se lève et son âme seule n'est pas troublée. — Seigneur l'orage est partout, le péril presse. Nous cherchons à faire tout le bien que vous nous commandez et nous faisons tout ce que nous pouvons faire. Mais surtout l'on nous injurie et l'on arme les sectaires. Nous ne sommes pas menaçants; tout le monde le voit. Mais nous sommes menacés et ceux qui doivent nous défendre y consentent et nous abandonnent. Cependant nous savons que vous êtes là et nous ne craignons pas. Si nous devons périr, nous le voulons bien. Nos vœux sont comblés pourvu que nous tombions fibles à nos devoirs envers la France et envers vous. — Si le catholique con-

voit en ce moment de la voix et de la plume contre la noble lettre que Mgr le cardinal Guibert vient d'adresser à M. Dufaure. Nous n'avons rien à en dire. C'est chose de leur métier et de leur talent. Insulter un vieillard, un archevêque, un cardinal qui remplit si vigoureusement et si noblement son devoir, comment pourraient-ils manquer une pareille aubaine, du moment qu'elle n'offre aucun danger? Notre civilisation le permet, la leur le demande et le dîner de beaucoup d'entre eux l'exige. Ils y mettent à la vérité autant d'impudence que peu de talent. Il faut avoir grand'faim pour oser écrire comme ils font. Nous venons d'en lire un par hasard, qui est en vérité indigne et indescriptible. Ce n'est pas un gambettain néanmoins, c'est un bonapartiste.

Déjà, au lendemain de la Commune, nous trouvions que les républicains étaient en train de faire regretter la beauté, le bien dire et la politesse de l'ancien Ratpoil. Il nous semblait que Ratpoil avait encore servi dans un monde relativement politique, littéraire et sénatorial. Il montrait un bout de littérature, il laissait voir une sorte de linge. C'est fini. Ratpoil a baissé. Ce n'est plus même un insurgé, c'est un pion de la vieille Université. La jeune Université appartient aux classes nouvelles. La faim lui fait trouver quelques accents sauvages. Mais celui-ci à tout l'accent cassé et fruste de l'antique pionnerie. Il parle de l'ancienne gloire du clergé français. Il ne voit à signaler dans la lettre de Mgr l'archevêque de Paris que « la platitude du style et la vulgarité de l'idée ». Il lui reproche de ne s'occuper que de gros sous, et il dit en parlant de lui-même : « Moi, catholique sincère et convaincu, je me demande si la grande ombre des vieux prélats qui ont illustré le clergé français par le prestige de leur parole est définitivement éteinte. » Le sénateur brochurier disait mieux les mêmes choses. Mon pauvre Ratpoil, en êtes-vous là? Est-ce dans les rangs où vous vous trouvez que le bonapartisme définitivement choisira son Sénat et ses ambassadeurs?

O soleil descends derrière l'horizon!

Profitez cependant de ce dernier, puisque nous l'avons lu pour payer à notre archevêque un juste tribut d'admiration. Nous avons souvent l'occasion d'admirer la noble attitude et le beau langage de l'Église. Seule, en cette époque, elle fait voir des courages mâles et de mâles talents; elle est la consolation des âmes qui ont besoin, dans ces jours abaissés, d'entendre du français et du chrétien. Rarement la fierté et la reconnaissance de nos cœurs ont été excitées par d'aussi magnifiques documents que cette forte et tranquille lettre de Mgr l'archevêque de Paris à M. le garde des sceaux. Il semble qu'on entende la parole de Dieu à Isaïe : *Custos quid de nocte?* Le temps est noir et sans étoiles. La mer clapote, agitée d'une sombre tempête. Le péril est partout. Ce grand vaillant se lève et son âme seule n'est pas troublée. — Seigneur l'orage est partout, le péril presse. Nous cherchons à faire tout le bien que vous nous commandez et nous faisons tout ce que nous pouvons faire. Mais surtout l'on nous injurie et l'on arme les sectaires. Nous ne sommes pas menaçants; tout le monde le voit. Mais nous sommes menacés et ceux qui doivent nous défendre y consentent et nous abandonnent. Cependant nous savons que vous êtes là et nous ne craignons pas. Si nous devons périr, nous le voulons bien. Nos vœux sont comblés pourvu que nous tombions fibles à nos devoirs envers la France et envers vous. — Si le catholique con-

voit en ce moment de la voix et de la plume contre la noble lettre que Mgr le cardinal Guibert vient d'adresser à M. Dufaure. Nous n'avons rien à en dire. C'est chose de leur métier et de leur talent. Insulter un vieillard, un archevêque, un cardinal qui remplit si vigoureusement et si noblement son devoir, comment pourraient-ils manquer une pareille aubaine, du moment qu'elle n'offre aucun danger? Notre civilisation le permet, la leur le demande et le dîner de beaucoup d'entre eux l'exige. Ils y mettent à la vérité autant d'impudence que peu de talent. Il faut avoir grand'faim pour oser écrire comme ils font. Nous venons d'en lire un par hasard, qui est en vérité indigne et indescriptible. Ce n'est pas un gambettain néanmoins, c'est un bonapartiste.

Déjà, au lendemain de la Commune, nous trouvions que les républicains étaient en train de faire regretter la beauté, le bien dire et la politesse de l'ancien Ratpoil. Il nous semblait que Ratpoil avait encore servi dans un monde relativement politique, littéraire et sénatorial. Il montrait un bout de littérature, il laissait voir une sorte de linge. C'est fini. Ratpoil a baissé. Ce n'est plus même un insurgé, c'est un pion de la vieille Université. La jeune Université appartient aux classes nouvelles. La faim lui fait trouver quelques accents sauvages. Mais celui-ci à tout l'accent cassé et fruste de l'antique pionnerie. Il parle de l'ancienne gloire du clergé français. Il ne voit à signaler dans la lettre de Mgr l'archevêque de Paris que « la platitude du style et la vulgarité de l'idée ». Il lui reproche de ne s'occuper que de gros sous, et il dit en parlant de lui-même : « Moi, catholique sincère et convaincu, je me demande si la grande ombre des vieux prélats qui ont illustré le clergé français par le prestige de leur parole est définitivement éteinte. » Le sénateur brochurier disait mieux les mêmes choses. Mon pauvre Ratpoil, en êtes-vous là? Est-ce dans les rangs où vous vous trouvez que le bonapartisme définitivement choisira son Sénat et ses ambassadeurs?

voit en ce moment de la voix et de la plume contre la noble lettre que Mgr le cardinal Guibert vient d'adresser à M. Dufaure. Nous n'avons rien à en dire. C'est chose de leur métier et de leur talent. Insulter un vieillard, un archevêque, un cardinal qui remplit si vigoureusement et si noblement son devoir, comment pourraient-ils manquer une pareille aubaine, du moment qu'elle n'offre aucun danger? Notre civilisation le permet, la leur le demande et le dîner de beaucoup d'entre eux l'exige. Ils y mettent à la vérité autant d'impudence que peu de talent. Il faut avoir grand'faim pour oser écrire comme ils font. Nous venons d'en lire un par hasard, qui est en vérité indigne et indescriptible. Ce n'est pas un gambettain néanmoins, c'est un bonapartiste.

### CHAMBRE DES DÉPUTÉS Séance du 4 novembre.

Présidence de M. Jules GRÉVY.  
La séance est ouverte à 2 h. 1/2.  
M. Robert Mitchell dépose une proposition de loi tendant à exempter de l'impôt foncier les vignobles atteints par la phylloxera. La proposition est renvoyée à la commission chargée d'examiner les questions relatives au phylloxera.

M. Keller dépose une proposition de loi relative à l'amélioration de la proposition des sous-officiers dans l'armée active.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur la proposition de M. Gatineau.

M. Lisbonne, rapporteur, dit que la commission a examiné le contre-projet de M. Houyvet; il propose, par esprit de conciliation, de s'arrêter à la rédaction suivante :  
« Art. 1er. — A partir de la promulgation de la loi, la prescription de l'article 637 du Code d'instruction criminelle sera acquise, pour tous faits se rattachant à l'insurrection de la Commune, à tous les individus qui jusqu'alors n'auraient été l'objet d'aucune poursuite, à l'exception des individus inculpés de meurtre, d'incendie et du crime de vol.

« La même prescription sera acquise, sous les mêmes exceptions, aux individus qui sont l'objet de poursuites commencées et non terminées. »

Les art 2 et 3 du premier projet de la commission seraient maintenus.

M. Houyvet déclare que le nouveau projet de la commission n'étant pas accepté par M. le garde des sceaux; il maintient son contre-projet sans modification.

M. Gatineau fait remarquer que le gouvernement ne donne son assentiment ni à l'art. 1er de la commission, ni à l'art. 1er de l'amendement de M. Houyvet; mais l'article de la commission se rapproche plus que celui de M. Houyvet des vues du gouvernement. (Mouvement divers).

M. Beausserie demande l'ajournement de la discussion jusqu'à ce que le nouveau texte ait été imprimé et distribué.

L'art. 1er du contre-projet de M. Houyvet est mis aux voix et n'est pas adopté.

L'art. 1er du nouveau projet de la commission, mis aux voix, est adopté à la majorité de 353 voix contre 149, sur 502 votants.

L'article 2 est également adopté.

On discute l'article 3 qui prononce le renvoi devant la cour d'assises des individus compromis dans les exceptions énoncées aux articles précédents.

Cet article est combattu par MM. du Bodan et Léon Renault et défendu par MM. Corentin Guhyo et Gambetta.

Il est adopté par 244 voix contre 242.  
M. Lisbonne dit que l'adoption de l'article 3 entraîne le maintien de l'article 4, lequel s'applique aux contumaces condamnés pour crimes de droit commun.  
La contumace, dit le rapporteur, devra être purgée devant la juridiction ordinaire.

M. Léon Renaud combat l'article 4, qui, dit-il, porte atteinte à toutes les règles suivies jusqu'à ce jour en matière de contumace.

La Chambre repousse l'article 4 par 266 voix contre 224 sur 490 votants.

Un article additionnel de M. Albert Joly, portant que les peines prononcées par contumace seront proscrites au bout de cinq ans, est également repoussé.

L'ensemble du projet est adopté par 318 voix contre 181 sur 499 votants.

L'Assemblée décide que le projet relatif aux allumettes sera discuté après le budget de la marine.  
La séance est levée à 5 heures 1/4.

### LETTRE DE PARIS Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 4 novembre 1876.  
Que va-t-il se passer aujourd'hui à Versailles? M. Gambetta, en engageant la lutte, comme chef de la majorité des gauches, contre M. Dufaure, se croit évidemment à la veille de saisir le pouvoir, et voilà ce qui explique le discours prononcé récemment à Belleville.

Les conseillers du maréchal de MacMahon prétendent qu'il n'ira jamais jusqu'à prendre M. Gambetta pour ministre, mais on répond que le maréchal depuis le 24 mai 1873, a fait bien des choses qu'il avait déclaré ne vouloir jamais faire.

Dans cette discussion à propos de l'amnistie, le silence de M. de Marcère est très-remarqué; il avait une belle occasion de montrer qu'il restait encore libre vis-à-vis des gauches, mais à Versailles, on croit le ministre de l'intérieur très-engagé avec M. Gambetta.

Ce matin, à Versailles, on disait que le gouvernement et les gauches devraient éviter toute crise ministérielle, et qu'au moment du vote, une transaction interviendrait sur la proposition Gatineau.

On essaie de répandre des bruits sur des difficultés qui pourraient s'élever dans le règlement de l'armistice et faire recommencer la guerre entre les Turcs et les Serbes, mais ces bruits paraissent peu fondés. Ce matin le *Mémorial diplomatique* paraît très-confiant dans le rétablissement de la paix; il dit : « L'armistice qui vient d'être conclu à Constantinople est la préface d'une paix à laquelle, pour notre compte, nous croyons dès à présent fortement. L'ultimatum du général Ignatieff n'est pas bien menaçant; c'est un coup de diplomatie qui s'adresse beaucoup plus à la vieille Moscou qu'à la Turquie. On le sait aussi bien à Constantinople qu'à Londres. Cependant, on cherche maintenant à nous alarmer sur ce qui va suivre entre le général Ignatieff et le Divan, et on fait beaucoup sonner à nos oreilles les mots « d'autonomie et de garanties que réclamait le cabinet russe; mais nous répondrons franchement que tous ces obstacles et subtilités diplomatiques nous effraient modérément. »

Il n'y a que le premier pas qui coûte; or, la Russie a fait ce pas, en revoquant à Constantinople, son ambassadeur avec des instructions conciliantes; le reste va suivre de soi. L'opinion publique, en Russie, a fait fausse route, et l'empereur n'a nulle envie de se laisser entraîner par cette opinion. Assez d'égarement! Il faut revenir au chemin de la raison et des réalités. La Russie

### Feuilleton du Journal de Roubaix DU 6 NOVEMBRE 1876.

## LUCY

PAR G. DE BEUGNY D'HAGERUE  
CHAPITRE VII  
ZOOLOGICAL GARDEN  
(Suite).

Le conducteur, au lieu de suivre la grande rue qui allait au centre de la ville, se dirigea par des chemins détournés, et s'arrêta enfin devant une maison délabrée et complètement isolée au milieu de terrains vagues. Là, il descendit et remit l'enfant entre les mains d'une femme un peu moins vieille, mais tout aussi hideuse que Nan. Lucy qui avait espéré un moment revoir sa mère, était terrifiée, et avant qu'elle eut le temps de dire un mot, ou d'exhaler une plainte, la femme la prenait par la main et l'enfermait dans une soupeote complètement privée de lumière.

Combien de temps y resta-t-elle? la pauvre enfant ne le sut jamais, mais il lui sembla y avoir séjourné un siècle.

Quelques jours après son entrée dans sa nouvelle prison, deux hommes étaient attablés dans un cabaret de Liverpool; l'un était un vieillard, petit et maigre, assez confortablement vêtu. Son compagnon était un robuste gaillard qui portait le costume des paysans du pays de Galles; mais ses vêtements usés et

déchirés prouvaient que la fortune ne lui avait pas souri.

— Ainsi, dit le vieillard au fermier, c'est après-demain que le *Glasgow* met à la voile?

— Après-demain.

— Et vous quittez la vieille Angleterre, master Holygood, pour la jeune Amérique?

— Je n'y serai certainement pas plus malheureux que dans ce infâme pays, où les huissiers, les juges et les avocats m'ont pris jusqu'à mon dernier penny.

— Il ne vous reste absolument plus rien?

— Il me restait ma maison, je l'ai vendue, et du prix que j'en ai obtenu j'ai payé mon passage et celui de ma famille.

— Combien avez-vous d'enfants, master Holygood?

Six, master Micklejohn, ou plutôt j'en avais six; Jack, le quatrième, est mort hier.

— Je prends part à votre douleur, j'y prends part bien sincèrement.

— Je vous remercie; malheureusement, cela ne lui rendra pas la vie, ni à moi l'argent que j'avais payé pour son passage.

— Je crains bien que le capitaine ne consente pas à vous le rembourser.

rasade de whiskey que celui-ci avait tout d'un trait.

— Je pense à quelque chose, master Holygood; je pourrais peut-être vous faire retrouver la somme que vous perdez ainsi, et même plus.

— Vous me rendriez un grand service.

— Hum!... Etes-vous un homme de bon sens?

— Mais je ne crois pas être fou.

— Vous n'avez pas compris le sens de mes paroles. Je veux vous demander si vous n'êtes pas de ces niais qui ont des scrupules exagérés?

— Des scrupules! J'en ai eu autrefois; mais depuis que je me suis vu dépouiller par des intrigants, par des voleurs, de tout ce qui m'appartenait, j'ai mis cela de côté. Maintenant, si je le pouvais, je dépouillerais les autres à mon tour, puisque ce sont les voleurs qui marchent la tête haute, tandis que les honnêtes gens sont forcés de quitter leur patrie pour ne pas mourir de faim.

— Allons, un verre de whiskey, master Holygood, à votre santé!

— A votre santé, master Micklejohn! Quelles seraient vos conditions?

— Ce serait bien peu de chose. Quel âge avait l'enfant que vous avez perdu?

— Sept ans.

— C'est précisément celui d'une petite fille que je suis chargé de faire passer en Amérique.

— Je commence à comprendre.

— Il vous faudra beaucoup de discrétion. C'est la fille d'une grande dame

qui... Enfin vous devinez d'est-ce pas? Elle veut s'en débarrasser... mais il y a d'autres personnes qui ont intérêt à ne pas la laisser disparaître. Il faudra que vous déclariez être son père.

— Cela n'est pas bien difficile.

— Je vous compterais le prix du passage, et j'ajouterais une gratification de cinquante livres.

— Cinquante livres! Tenez là... Pour cinquante livres, je me reconnaîtrai le père de tous les enfants de Liverpool, si cela vous plaisait.

— Faisons bien nos conditions. L'enfant est une petite pleurnicheuse; il faut que, si on l'interroge, elle déclare elle-même être votre fille.

— Donnez-la-moi, seulement deux heures avant d'embarquer, et je m'en charge.

— Attention à vous, master Holygood! il y aura probablement des agents de police sur le bateau, chargés peut-être de rechercher précisément l'enfant que je veux vous confier. Or, le rapt est un crime puni de la déportation.

— Oh! je ne crains rien, donnez-moi l'enfant, je me charge de tout. Vous me direz seulement ce que je dois en faire en arrivant là-bas. Vous comprenez bien que je n'ai pas le moyen de la nourrir longtemps.

— Oh! je ne vous demande-t-on pas cela. Qu'elle vous suive en Amérique, et vous en ferez ensuite tout ce que vous voudrez. On exige seulement que vous preniez l'engagement de ne pas la faire mourir; rien de plus.

— Marché conclu.

Les deux interlocuteurs, après avoir causé encore quelques instants, quittèrent le cabaret et se séparèrent.

Le surlendemain, le *Glasgow* sortait du port de Liverpool emportant trois cents émigrants. Dans un coin de l'embarcadere, une pauvre petite fille au teint pâle se tenait assise derrière un amas de colis; elle regardait en tremblant tous ces gens qui allaient et venaient, riaient, causaient, gesticulaient... mais personne ne s'occupait d'elle, personne ne prenait garde à elle... De temps en temps, une larme furtive s'échappait de sa paupière, mais l'infortunée se hâtait de l'essuyer, car, depuis quelque temps, elle avait été bien souvent et bien rudement frappée pour avoir pleuré.

Le navire, après avoir assez longtemps longé la côte, s'élança en pleine mer, et bientôt la terre disparut. Les premières semaines de la traversée se passèrent sans aucun incident; Lucy commençait à s'habituer à sa nouvelle vie; le fermier Holygood, bien qu'il fût très-sévère pour elle, ne la maltraitait plus, et la nourriture du bord, sans être bien délicate, était au moins plus nourrissante que les maigres morceaux de pain noir qu'on lui jetait dans ses deux prisons. Il lui avait d'abord été formellement défendu de parler à qui que ce fût; mais petit à petit, et à mesure que l'on s'éloignait de l'Angleterre, le fermier se relâcha de sa surveillance, et finit par ne faire plus attention à elle.

Parmi les émigrants embarqués à bord

du *Glasgow*, il y avait une famille irlandaise, chassée comme tant d'autres par la plus affreuse misère, et qui allait demander à la terre étrangère l'existence qui lui était refusée par son ingrate patrie.

Elle se composait du père, Patrice Duncan, de sa femme Anna et de deux enfants.

L'aîné, un garçon d'une douzaine d'années, s'appelait Toby, et Lucy avait remarqué qu'il avait le plus grand soin de sa petite sœur Régina. Insensiblement elle se rapprocha d'eux, et, avant qu'ils fussent en vue des côtes d'Amérique, Régina était devenue sa petite amie; et Toby la faisait jouer et la prenait sous sa protection quand elle était tourmentée par les autres enfants de passagers.

Pourquoi, lui dit un jour Toby, paraissiez-vous avoir peur de votre père? Est-ce qu'il est méchant?

— Cet homme n'est pas mon père... Puis se reprenant aussitôt : Toby, vous qui êtes bon, ne répétez pas ce que je viens de dire; je serais battue et peut-être tuée.

Naturellement, Toby n'eut rien de plus pressé que de raconter à son père ce que Lucy lui avait avoué, mais en lui recommandant bien de n'en rien dire.

(A suivre)